

Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres
Band: 1 (1978)
Heft: 4

Artikel: "Hermance" ou les grèves heureuses
Autor: Ramuz, C.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-870943>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 07.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

**«Hermance»
ou les grèves heureuses**

Mai 1904: son séjour à Weimar touchant à sa fin et songeant à ses vacances d'été, Ramuz avait interrogé son ami Alexandre Cingria sur les environs d'Yvoire: « Le pays vu du bateau m'attire et j'aurai le lac à ma porte. »

Réponse de Cingria:

« Si tu allais à Hermance. C'est très joli. Pas de rapins. Plus près de nous. Il y a de ravissants vallons avec de petites rivières et des falaises roses. L'église a un clocher d'argent et le curé possède un phonographe. »

Ramuz va donc se rendre à la fin de juillet à Hermance et, quelques mois plus tard, revenu à Paris, évoquera le bonheur de ce séjour dans quelques pages qu'il dédie à Adrien Bovy et qui paraîtront dans la *Voile latine* (avril 1905).

Il existe de ce texte une première version, plus développée et d'un caractère plus intime. Il ne nous a pas paru indiscret de la reproduire telle qu'elle a été écrite, et nous remercions Madame Marianne Olivier-Ramuz de son consentement. Nous laisserons au lecteur le soin de la comparer avec le texte publié dans la revue — qui, jusqu'à ce jour, n'avait pas été repris — et d'y rencontrer, peut-être, un Ramuz qu'il ne connaissait pas.

Nous devons à l'amitié de M. Dominique Bovy l'aquarelle d'Alexandre Cingria qui accompagne ces pages.

HERMANCE

Notre lac est bien divers ; il tire de là peut-être le meilleur de son charme. Le vaste développement de ses rives le fait passer du rocher abrupt aux campagnes étalées, des forêts de sapins aux coteaux plantés de vignes. Mais cette variété d'aspect est sans brutalité ; on passe insensiblement de l'un à l'autre et les transitions sont si bien ménagées que l'œil s'y laisse aller comme à une pente douce et s'étonne tout à coup de ne plus se reconnaître.

Je me suis souvent amusé à prendre le bateau à vapeur qui fait le tour du lac. Le voyage est long, mais charmant. On se laisse entraîner au flottement doux de la quille qui s'infléchit à l'avant et que surmonte une sirène aux seins saillants ; le vent pousse les vagues nonchalantes comme un berger endormi son troupeau ; la machine bourdonne et les rivages / rives défilent comme dans une grande lanterne magique. On s'abandonne à ce sol qui se bombe, se replie, se hérissé et se dresse en montagnes pareilles à un cheval cabré. Les villes et les villages paraissent un à un. Evian montre enfin ses architectures roses et vertes comme à la devanture d'un confiseur et le bateau sifflant m'emportait en plein lac, pendant que le soleil se couchait derrière le Jura sombre. Maurice de Guérin disait : Le courant des voyages est bien doux... Oh ! qui m'exposera sur ce Nil !

Mais cette année, une autre fortune m'a fixé quelques jours à l'extrémité de ce lac en un recoin caché de ses rivages. J'ai gardé d'Hermance où je n'ai fait que passer un souvenir précieux. Je me suis attaché à cette grève caillouteuse. Alors recherchant dans mes pensées / la cause secrète de cette amitié dont je me sentais saisi / les causes de cette amitié secrète dont on se sent saisi et qu'on cherche à comprendre /, j'ai mieux connu mon cœur. Nous nous cherchons nous-mêmes. Et quand il arrive qu'un pays nous ressemble, nous nous y attardons, considérant en lui notre image agrandie et plus sereine, parce que nous sommes étrangement fragiles et qu'il dure plus que nous et qu'il se hâte moins de déverser au dehors avec douleur ses richesses profondes.

Il arrive que nous sommes un peu fatigués de nos paysages trop verts. Nos pays sont trop riches et d'une terre trop noire. Il y a autour des fermes des vergers trop touffus et l'herbe à leur ombre pousse trop épaisse. Cette teinte uniforme et grasse recouvre jusqu'aux pentes supérieures des montagnes ; elle ne cède qu'aux rochers verticaux et qu'aux neiges. Je sais bien qu'il y a des nuances de vert qui

sont douces et d'autres qui sont maussades, notre vert est un peu maussade, il a trop de santé, il est trop gras, il manque d'élégance ; il appelle les vaches pesantes aux flancs arrondis qui se balancent sur leurs jambes courtes, l'odeur du lait, le vacher, les bouses liquides répandues sur les chemins et les mouches bleues qui s'y posent ; il est déjà tourné vers l'Allemagne par sa nature forte et luisante ou vers les Flandres ; ce paysage vert est un paysage du Nord. Nous avons des cœurs épris d'autre chose.

Il est heureux que notre pays ait un lac, des rochers et des barques ; nous pouvons ainsi aimer ce que nous aimons sans cesser d'être de chez nous, car il est bon de sortir vraiment du sol où l'on est né et que cette naissance ne soit pas de hasard et de prolonger une race. Rien n'est triste comme d'aller chercher des frères à l'autre bout du monde ; l'individu n'est rien à lui tout seul ; ne soyons pas anarchistes, soyons plutôt nationalistes. Et, puisque nous aimons le soleil, la forme significative, le relief et la chaleur, cherchons tout cela autour de nous. Cherchons un peu de l'antique Rome aux confins des pays barbares germains.

Hermance sert à merveille nos désirs. Elle fut savoyarde et elle l'est restée sous un autre nom ; la Savoie c'est un peu l'Italie. Ayons devant nous l'image de nos forces inconnues et imitons ce modèle, formé d'un sol rustique, de l'air qui circule, des plantes qui poussent, des maisons qu'on bâtit, de l'homme qui vit là, de son passé et du grand ciel plein de tendresse qui enveloppe toutes ces choses dans un lambeau triste / pâle / brillant / d'azur.

*
* *
*

Hermance touche au lac, elle n'est point perchée sur les pentes qui le dominent. Les murs de ses maisons venaient autrefois s'y baigner. Depuis, on a construit un quai planté de platanes. C'est là que les enfants jouent, pendant que les femmes, penchées sur des ouvrages de couture, babillent à l'ombre, durant les chaudes après-midi d'été. De temps en temps, un bateau battant l'eau de ses roues et pareil à un canard pattu, aborde lourdement au bout du long débarcadère où se tient un gendarme à bicorne / coiffé d'un bicorne, vêtu de bleu et à aiguillettes blanches. Des gamins délurés pêchent à la ligne et sous la tonnelle du café les bateliers rient bruyamment autour d'un litre. Le lac lisse projette le soleil comme une lame d'épée brûlante qui vous frappe au visage ; on ne distingue rien dans ce flamboiement, tout est appesanti. La montagne ne respire qu'à peine, soufflant par bouffée à ses sommets pointus un petit nuage qui s'y tient longtemps, pareil à un panache. Seuls les poissons clairs et ivres de soleil à travers l'eau comme un verre sautent en l'air et brillent, petites étincelles.

Le village aussi est silencieux. Les quatre ruelles parallèles qui descendent vers le lac sont désertes et ses maisons reposent. Elles sont faites de galets, le crépi est tombé, la pierre qui paraît à nu leur donne un air pauvre et vieux qui attire ; elle sont couvertes de tuiles jaunâtres ou grises comme les tuiles romaines et qui semblent décolorées par le soleil. Les demoiselles qui dessinent sur des albums savent que pittoresque et pauvreté ont des sens voisins ; aisance signifie ordre, propreté et géométrie, choses odieuses. L'homme s'insinue dans le ménage de la nature par le moyen de l'argent ; si l'argent lui manque, il laisse la nature agir à sa guise : l'herbe pousse entre les pavés, les gouttières crevées s'égouttent en chantant, les murailles s'effritent et s'inclinent ; cette irrégularité plaît aux yeux comme aux cœurs. Hermance est assez irrégulière.

La plupart de nos villages vaudois montrent trop de richesse et sont trop bien alignés. Les machines agricoles font un bruit bien désagréable ; on ne tardera pas à y oublier l'usage des faux, râteaux et autres outils trop primitifs ; les fermes deviendront des usines et l'agriculture tombée des Géorgiques un département des arts industriels. La langue n'est plus le patois, elle n'est pas le français. Les écus tintent dans les poches. Cette musique n'est pas toujours agréable.

On peut dire qu'Hermance est demeurée encore assez à l'écart du progrès pour n'en avoir pas trop souffert. Toutefois le siècle s'y fait déjà sentir. Les puits qu'on voit presque devant chaque maison ne servent plus. On ne les a laissés là que pour s'épargner les frais de les démolir. Ils sont remplacés par une eau du Rhône qui jaillit violemment de tuyaux de fonte recourbés, munis de robinets bizarres ; l'hygiène est peut-être satisfaite ; mais comme il était doux d'entendre dans le soir le grincement mélancolique et familier des pompes et retentir les seaux.

Par ailleurs elle reste fidèle au passé. Elle emprisonne ses jardins entre des murs rugueux revêtus de capillaires.

C'est ainsi que le temps marque son avancement dans le monde. Il s'acharne sur les ruines et pousse devant lui un flot de novateurs. La route à la sortie du village passe devant une fontaine sulfureuse où pend un gobelet jauni par les sels minéraux ; ensuite près d'un étang, puis elle se recourbe ; une colline brûlée et charmante la domine à droite, un ruisseau coule au pied : c'est la frontière. La douane est là, c'est un bâtiment assez neuf et très soigné ; une abondance de géraniums éclatants fleurit à ses fenêtres, de beaux lauriers épanouis veillent aux côtés de la porte ; les douaniers sont vêtus d'épais drap bleu, ils ont de hautes casquettes et on voit de loin leurs liserés rouges.

Il suffit de passer le pont (bien étroit) pour être en France. Ce pont va dans le même sens que nos amitiés ; il relie comme elles deux peuples qui n'en font qu'un par la race et par l'histoire. Son arche noircie supporte un parapet de moellons disjoints qui porte en son

milieu deux lettres gravées, G. du côté suisse S. du côté français. L'inscription date du temps où Genève était encore la république de Genève et la Savoie plus qu'un département. Il y a des frontières plus sévères et mieux gardées où il y a eu des guerres. On y fait voir les endroits désormais silencieux que le sang a illustrés et le nom d'une bataille. Cette frontière d'Hermance n'a rien que de calme et de pur. Les charrettes qui viennent de France traversent / franchissent le pont sans façons. Elles s'arrêtent un instant devant la douane. Le cocher fait un bout de causette, puis il repart en sifflant.

Cependant l'Hermance (car le ruisseau a le même nom que le village) pousse entre deux pays (et parmi les pierres) une eau limpide et paresseuse, souvent presque tarie, qui aime à dormir sous les aulnes. C'est à peine si son cours est sensible. Ses petits filets dans l'arène blanche parsemée de cailloux brillent comme un réseau de fils d'argent. Les martins-pêcheurs y volètent d'arbre en arbre. Plus bas, en se rapprochant du lac son lit devient plus large et marécageux ; des roseaux y croissent par touffes, les vagues y refluent, l'eau reste pourtant sans profondeur et de vieux bateaux plats, oubliés là, pourrissent. J'aimais à considérer le jeu des vagues venues du large qui jouaient parmi les joncs. Leurs remous arrondis et bordés d'une mince écume agitaient à peine les herbes aquatiques. D'où j'étais assis, je ne voyais rien que le bleu du ciel, le bleu du lac, le petit marécage, et ce mouvement continu des flots assoupis.

Ensuite je remontais le ruisseau dans son lit même en écartant les ronces et les branches qui claquaient en se refermant derrière moi. Des pentes de gazon rare s'inclinent sans rudesse vers le fond du valon indiqué par une bande de verdure. Ces coteaux portent sur le ciel une ligne flottante et continue ; ils sont roux et brûlés ; le sol y paraît par place ; de rares buissons s'y tiennent accrochés comme de gros oiseaux poussiéreux posés là ; et ils dressent à leur sommet, de distance en distance, un petit arbre élancé qui semble dépouillé de tout ce qui est inutile à sa beauté, car il n'est là que pour l'ornement de cette solitude ; il en est des paysages comme des femmes, certains s'entendent aux soins d'une beauté particulière, ceux-là seuls sont complets et proches de l'homme. / ces lieux maigres, desséchés et nerveux, j'aime ces arbres avarés de feuilles et qui affrontent le vent sans crainte /

Mais plus haut vers la source de l'Hermance, les pentes deviennent raides, parfois abruptes ; le sol éboulé imite sur ses bords le renflement des vagues ; puis il se hérissé en falaises. C'est là qu'une nuit nous avons campé. Adalbert le voyageur * avait apporté sa tente marocaine. Nous l'assurâmes sur la grève avec de gros cailloux. Vers le milieu de la nuit, il se mit à pleuvoir. L'étoffe de coton fut vite percée,

* Charles-Albert Cingria.

elle s'égouttait lentement sur nos visages, nous n'avions qu'un mince tapis pour lit ; nous sentions les pierres pointues nous entrer dans le dos ; parfois l'air en passant agitait les feuillages, la pluie grésillait sur le sol comme une poêle à frire, il faisait presque froid, et, ne pouvant dormir, nous guettions tous ces bruits que l'ombre accroît de son mystère ; soudain, le silence retombait et nous n'entendions plus rien que des grenouilles qui sautaient dans les mares ou qu'une pierre détachée de la falaise qui roulait en rebondissant.

L'aube fut lente à venir. Quand notre petit feu fut allumé, nous y fîmes la cuisine dans des marmites de terre. Adalbert avait revêtu un long burnous violet, pareil à une toge antique. Nous étions seuls. La haute muraille de sable et de galets qui se dressait en face de la tente rappelait le désert et le feu sur le point de s'éteindre ne laissait plus échapper qu'une mince fumée bleue presque imperceptible et qui semblait battre en s'élevant comme une aile d'oiseau.

Il est bon d'avoir tiré ainsi de la terre et du ciel toutes les émotions qu'ils nous peuvent donner. Ces souvenirs qu'on emporte avec soi ont une vertu qui leur est propre ; ils s'accroissent d'eux-mêmes dans le fond du cœur où ils reposent oubliés ; ils sont comme les chenilles qui se tissent un cocon ; lorsqu'ils reparaissent, ils sont méconnaissables, ornés de vives couleurs et légers à voler, comme le papillon.

Ce matin-là, un vent violent remuait les profondeurs du lac, teinté de vert et moucheté de blanc à la cime des vagues. Le rivage opposé était voilé d'une brume incertaine d'où sortaient à demi, les champs, les bois et les villages, vêtus de bleu. Et comme nous rentrions, après avoir replié la tente et dispersé la cendre du foyer, voyant les arbres jetés en l'air subitement et retombants ou pliés obliquement et appointés par le bout comme des pinceaux, nous bénissions en nous-mêmes, l'atmosphère paisible et les calmes étendues immobiles déroulées du lac aux lointaines montagnes, où Hermance repose, immobile comme elles, jusqu'au jour où souffle le vent venu du Nord.

*

* *

La maison où j'habitais est une ancienne maison carrée dans un grand jardin en pente ; et au sommet du jardin on voit une très vieille tour ronde, aux murs si épais que la porte d'entrée ressemble à un petit tunnel. Elle est couverte de lierre dans toute sa hauteur. Les moellons de molasse sont rongés aux jointures et bizarrement entaillés par les pluies, et une grande lézarde y serpente. Des parterres de beaux géraniums alternent alentour avec de vieux arbres. La cloche des repas sonnait [avec] tant de régularité ! Des pensionnaires âgés jouissaient sous les tilleuls des bouffées d'air frais que le lac comme un grand éventail envoie par moment. Après le dîner, dans l'ombre

envahissante qu'on voyait sortir par masses allongées de dessous les buissons, je me plaisais à me promener avec un vieux chanoine qui était là.

Je ne me rappelle jamais sans plaisir cet homme excellent et vénérable. Il avait gardé de ses humanités un langage choisi, entretenu par le sacerdoce. Ses phrases avaient l'aspect ordonné des phrases écrites. Il se servait des tournures et des mots un peu vieillis qu'on trouve dans les anciens manuels de collège. Sa voix faible et prudente paraissait hésiter à la porte des cœurs et entraînait en s'effaçant, par crainte de blesser. Son visage était recouvert d'une douceur un peu absente et de résignation. On sentait une âme réfugiée au-delà du monde. Il aimait à joindre les mains sur sa soutane. Ses cheveux blancs sous le bonnet carré tombaient, épais encore et bouclés par le bout, sur sa nuque un peu voûtée ; il marchait à petits pas et ses bottines de feutre faisaient à peine crier le sable.

Nous fîmes connaissance lentement et par degrés. Nous allions côte à côte, je réglais mon pas sur le sien. Le premier soir, nous ne nous dîmes rien que de banal et de convenu. Mais, le second soir déjà, la causerie devint plus intime. / Elle le devint toujours davantage. / J'écoutais mon aimable guide remonter le penchant de ses souvenirs. / J'observais mon aimable guide se hasarder parmi ses souvenirs. / Une fois comme nous parlions de la mort :

— Ah ! me dit-il, elle est presque toujours bien rapide et bien inattendue. On n'y pense jamais moins que quand elle est là.

Il soupira en baissant les yeux sur ses mains blanches et potelées dont les doigts mêlés s'agitaient doucement. Un merle criait au bout d'un sapin.

— Il est bien curieux de voir, reprit le vieux chanoine, quelles bizarres pensées occupent l'esprit aux moments les plus solennels... oui... J'en peux parler par expérience.

Je sentis venir une histoire. Il soupira de nouveau, les yeux fixés au hasard devant lui ; ses lèvres bougèrent un instant avant que le son en sortît. Alors / Puis il commença son récit.

— Oui, dit-il, c'était il y a longtemps, j'étais jeune encore, dans l'âge de l'audace, la circonspection ne vient que plus tard, j'étais avec deux de mes amis, prêtres comme moi et nous allions de Chamonix à S^t Maurice par le col de Balme. Nous avions un guide et des mulets, la journée avait été magnifique, nous avons pu jouir de cette nature grandiose, mais le soir, comme nous arrivions à Trient, le ciel s'était un peu couvert. Oui... Et en passant vers un chalet, nous vîmes, assis sur un banc un religieux du G^d S^t Bernard ; nous nous saluâmes, nous liâmes conversation, il nous demanda où nous allions, nous le lui dîmes et il nous exhorta à ne pas continuer notre chemin. Il nous disait : « Prenez garde au brouillard, il y en a beaucoup sur le col, on a de la peine à se diriger, un accident est vite là. » Mais nous étions pressés d'arriver et insouciants comme est la jeunesse ; et puis notre

guide nous assurait que nous n'avions rien à craindre. Nous remerciâmes le religieux de ses bons conseils et, malgré ses avertissements, nous poursuivîmes notre route.

Toutefois, nous ne tardâmes pas à comprendre que nous avions eu tort de ne pas l'écouter. Nous n'étions pas à mi-chemin du col, que nous ne voyions plus à trois pas devant nous. Nous allumâmes nos lanternes, mais elles ne nous servaient à rien, il fallait les approcher de terre pour reconnaître où nous posions le pied. Heureusement la route était bonne et large, nous étions descendus des mulets, le guide allait devant eux, nous derrière, je tenais ma lanterne d'une main, mon parapluie de l'autre et nous chantions... oui... nous étions joyeux ; l'homme ne sait jamais ce que Dieu lui prépare ; et voilà, il se trouvait que je marchais au bord de la route, du côté escarpé ; et il y avait bien des boute-roues, mais on ne les distinguait pas et nous n'avions pas songé que nous aurions mieux fait de rester sur nos mulets, les bêtes s'en tirent souvent mieux que l'homme ; et je me souviens, nous riions ensemble d'une plaisanterie, quand, soudain, je me sens tomber, rouler ensuite : j'avais mis le pied en dehors de la route, dans l'abîme, et mon propre poids m'entraînait.

Un petit silence.

— Eh bien ! n'est-ce pas ? reprit le vieux chanoine, il paraît qu'à une minute si redoutable, l'homme devrait recommander son âme à Dieu. Et on raconte aussi qu'on revoit comme dans un éclair toute sa vie... oui... Pourtant, je ne sais pas ce qui se passe chez les autres, mais moi, je me souviens que je n'avais qu'une idée, c'était que je roulais bien longtemps. Par miracle, je restai pris au passage dans un petit buisson, et je restai là, presque suspendu, étourdi, mais sans douleur, tenant toujours d'une main mon parapluie et de l'autre la lanterne.

Le vieillard sourit faiblement.

— Oui, je n'avais lâché ni l'un ni l'autre et je continuais de les serrer dans ma main ; et puis, peu à peu, je retrouvai ma présence d'esprit, alors je tâtai le sol autour de moi pour savoir où j'étais, mais je n'avais aucune crainte, je me préoccupais seulement de savoir si mes habits avaient du mal et je sentais sous mes doigts de la terre, des racines et une ou deux grosses pierres ; et je voyais en haut de la pente, dans le brouillard, trois petits ronds jaunes qui étaient les lanternes. Alors, tout à coup, j'entendis qu'on m'appelait, je me dis : voilà qu'on m'appelle ! je répondis tout de suite pour rassurer mes compagnons et je me mis en devoir de grimper. La côte était escarpée ; tout alla bien au commencement, je me rapprochais toujours plus de la route ; ce ne fut qu'en y arrivant que je vis le plus difficile et c'était un grand mur de soutènement d'où j'étais d'abord tombé ; il fallut pour m'en sortir me hisser au moyen des piques de montagne qu'on me tendit ; et alors je m'aperçus que ma soutane était toute déchirée, mon

parapluie en lambeaux et ma lanterne brisée, et je vis quels dangers j'avais courus et je fus pris pour la première fois d'un tremblement tel qu'on dut m'asseoir sur mon mulet. Pourtant, nous arrivâmes sans encombre à S^t Maurice où une dame à qui j'étais recommandé répara le désordre de mes vêtements.

Depuis ce jour-là, je repense souvent à mon aventure, j'en ris à distance, mais je puis dire que j'ai vu la mort de près et j'en tire un sentiment bien vif du peu que nous sommes et de notre faiblesse.

Le vieillard parlait, s'arrêtant un peu entre chaque phrase et il soupirait fréquemment ; et il disait : oui de temps à autre d'une façon un peu lasse comme s'il revenait de bien loin en arrière. Quand il eut fini, nous nous tûmes. La nuit était tombée ; une lampe brûlait dans le salon tendu d'un vieux coutil à bandes vertes et grises ; les géraniums à demi éclairés brillaient dans l'obscurité du jardin comme des braises sous la cendre ; et les premières étoiles furtivement allumées se balançaient au ciel d'un seul mouvement très doux, comme les feux / pareilles aux feux / des barques sur le lac.

*
* *
*

J'associe volontiers dans mon esprit le récit du vieux chanoine et le séjour d'Hermance. Ils ont sans doute une mesure de paix commune. Je rapprochais ces pensées dans ma petite chambre pendant les lourdes après-midi où j'étais seul. Ma fenêtre était grande ouverte, des mouches bourdonnaient ; je voyais, de ma table, la cheminée du bateau glisser derrière les arbres de la rive, l'impression était unie et reposante ; le ciel lisse continuait la masse égale des montagnes, l'horloge sonnait trois heures, et l'enclume tonnait sous le marteau du forgeron.

Souvent aussi, je détachais ma petite barque, et je m'avançais en plein lac, frappant de mes rames glissantes la surface morte des eaux ; puis, penchant mes regards par dessus le bordage, je les laissais se perdre dans ces profondeurs qu'on sent mobiles et jalouses au dessous de soi, qui attirent, mais on résiste et la barque allongée paraît bondir incessamment hors de leur étreinte. De molles vagues, nées dans les anses dormantes où poussent les roseaux, me soulevaient en passant, hésitant entre elles — ensuite, jetées à la poursuite d'un bouchon ou jouant à se heurter et étincelantes, elles retentissaient comme des épées. Je rentrais, je voyais la rive se lever devant moi ; ses arbres et ses prairies s'élevaient sur le ciel ; une haute montagne qu'on voyait en arrière occupait mes pensées. Le batelier m'attendait près du débarcadère et, rattachant ma barque, pendant que nous fumions une cigarette, il me parlait de sa famille, de la pêche et de la guerre. « Voilà, disait-il, ces services militaires, je n'en suis pas, on y perd son temps, quand on a des enfants à soigner et une

femme ; mais enfin, il en faut bien, n'est-ce pas ? Et que si les Allemands venaient, on serait bien content de leur envoyer une balle dans le ventre. » Un petit poisson jeté sur les dalles frétilait au soleil. L'heure de midi approchait et je voyais fumer sur la grève, une lessive étendue à des cordages, parmi les filets.

*
* *
*

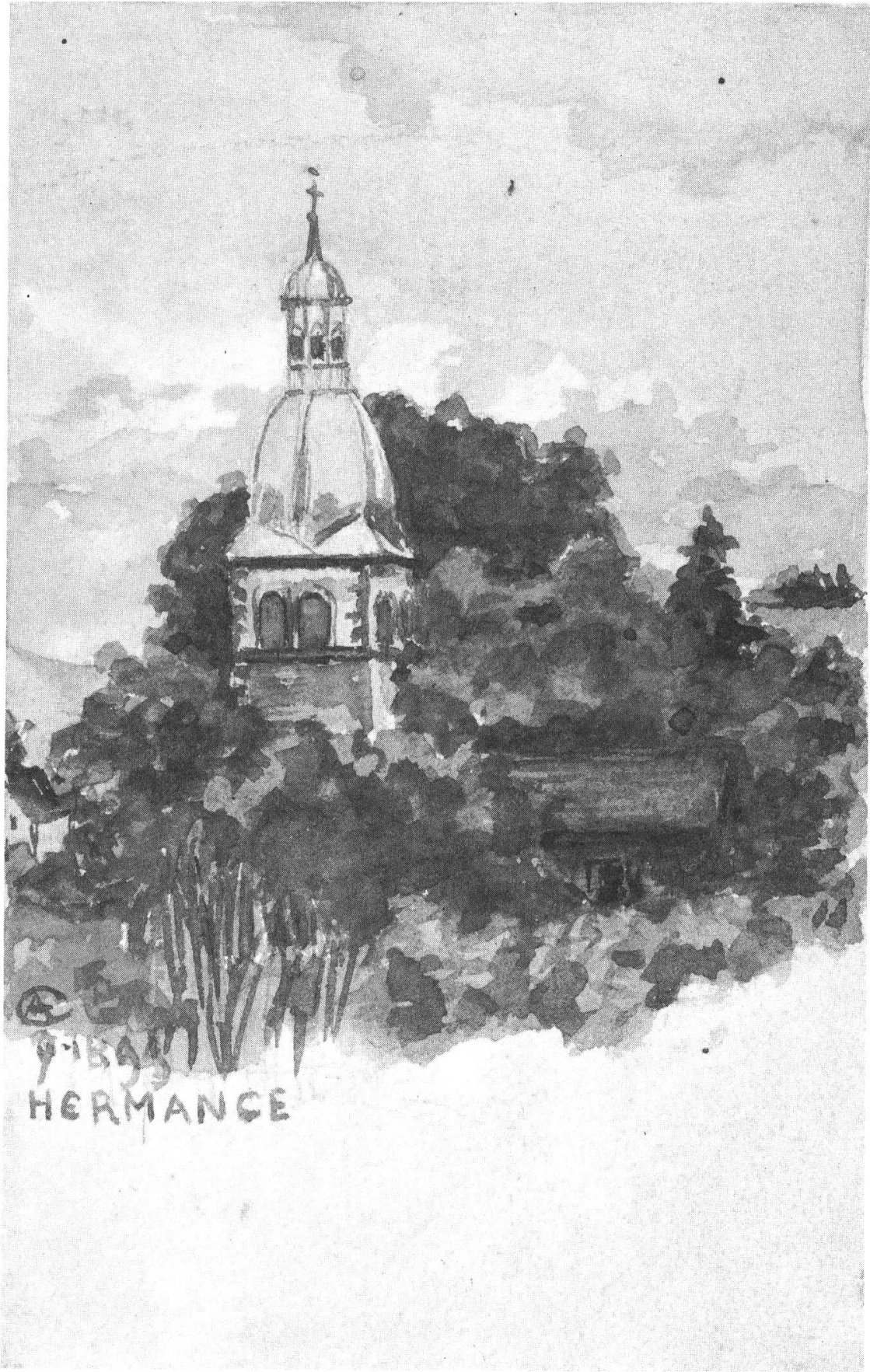
Ces jours ont été vite passés, mais ils sont de ceux qu'on n'oublie pas. Les meilleurs enseignements nous viennent du silence et des lieux solitaires. La forme du sol s'imprime à nos pensées. Elle nous communique ses croyances fixes / durables et sa sérénité. Et quittant ces lieux, témoins d'un peu de ma vie, je me disais en moi-même :

« Je ne sais, ô destinées, quel chemin vous me réservez. Vous allez selon vous-mêmes, plus libres que les vents et partout répandues, d'un mouvement égal qui vous emporte sans fatigue ; et l'homme vous subit que vous n'y prenez garde : je ne suis rien auprès de vous, je suis si peu près de moi-même, quand je participe à votre étendue et à vos influences infinies. Cependant, quel que soit l'avenir qui sortira de cette nuit, gardez-moi un cœur amoureux des formes, des sons et des couleurs, joie du cœur qui est triste d'être privé ; et si les soins par où je traduis ces fuites incessantes ne parviennent pas à les fixer, que je ne sois point diminué en moi-même de mon échec, ni plus stérile, mais toujours prêt à ces apparences d'où découlent en nous l'harmonie et l'oubli. Je me tiendrai à côté de vous qui êtes éternelles ; mes yeux s'offriront au spectacle du jour, mes oreilles aux feuilles des arbres quand le vent est dedans qui les anime de musique ; les sommités de mon esprit participeront à votre nature ; et j'atteindrai ainsi à la connaissance du bonheur. »

octobre 04

Hermance: « L'église a un clocher d'argent. »

Aquarelle d'Alexandre Cingria, 1899.



E. BAST
HERMANCE

HERMANCE

A Adrien Bovy qui en est.

Ma fenêtre donne sur une cour; il y a dans la cour un atelier de serrurier et un vieil arbre qui s'ennuie; c'est tout ce que je vois, avec un peu de ciel; j'entends le bruit des rues; parfois le brouillard tombe; alors je songe au rivage d'Hermance.

Je songe, mon ami, au rivage d'Hermance, au bel été, aux haies poussiéreuses qui annoncent le village, à la route blanche et au petit tram qui saute comme un vieux cheval fatigué et aux filles de Savoie qu'on voit dedans, les jours de vogue, en belles robes claires aux rubans de couleurs; et puis je songe à vous.

Nous sommes allés d'abord sur la rive. Nous nous sommes assis sur une barque tirée là. On entendait chanter dans une maison voisine. Il faisait peu de vent. Le lac à peine hérissé remuait sur les pierres. Et son clapotis était doux comme un baiser toujours repris.

Je ne sais pas pourquoi nous regardions au large. Une grande barque passait. Basse et se balançant sous sa voile, elle retournait vers Meillerie. Sans doute les bateliers, assis au pied du grand mât, jouaient aux cartes. Pendant ce temps l'air les porte, la quille noire va le chemin qu'elle sait. N'est-ce pas qu'il y avait dans l'air comme la promesse d'une heureuse traversée? Cependant les platanes du quai se remplissaient de nuit. L'ombre s'amoncelait dans leurs branches relevées comme des paniers pour les dons du ciel. Et l'eau devenue sourde invitait au repos. Ce fut le premier soir.

Ensuite nous sommes allés chez M^{me} Alphonsine qui vend du sucre, du café, des étoffes, des tricots pour ramer, des bretelles, des pantoufles, des peignes, des souliers, du fromage, du lard et du tabac à priser dans de grands vases de grès (car il se fait un peu de contrebande malgré les douaniers). On monte dans la boutique par un peron de quatre marches. On sent l'odeur dans la boutique de toutes les choses qu'on y vend. Il y a beaucoup de mouches mortes sur des papiers couverts de glu. M^{me} Alphonsine est très aimable. Elle a de l'usage. Elle dit: « Oui, Monsieur... non, Monsieur, pardonnez-moi... Oh ! je vous en prie, Monsieur, ne vous donnez pas la peine... » Et elle a une vieille mère qu'on voit sortir de l'arrière-boutique, toute branlante sous son bonnet blanc.

Nous sommes allés aussi dans le village. Nous avons vu ses maisons pauvres, sans crépi, qui montrent les galets ronds dont elles sont bâties et leur mortier usé qui tombe en plaques des murs. Elles sont serrées les unes contre les autres. Elles ont des toits assez plats et jaunes comme dans les pays du soleil. Elles ont des petits jardins. Elles avaient encore des puits. Hélas ! ils ne servent plus, ils s'en sont allés comme toutes les vieilles choses douces au cœur. On a mis, à la place, des tuyaux de fonte bien laids et recourbés et une eau de ville gicle par là vilainement.

Il y avait, vous rappelez-vous ? sous l'ombre bleue d'un avant-toit l'Argovienne qui tresse des chapeaux de paille, celle qui a épousé le muet dont personne ne voulait ; mais elle est humble, elle est venue de son pays, personne non plus ne voulait d'elle et elle a épousé le muet. Elle tressait la paille avec ses doigts noirs. Elle avait l'accent des Allemandes. Et je lui ai acheté un grand chapeau de jonc à cordon rouge.

Nous sommes allés une autre fois sur le quai voir passer les bateaux à vapeur. Ils viennent dans le feu du jour, quand les vagues se tordent comme des copeaux enflammés. Ils viennent avec leur gros ventre et leurs grosses pattes de canards. Le beau gendarme à bicorne se tient raide au bout de la jetée. Et les roues se remettent à battre parmi l'écume, comme des balais dans la crème, tandis que l'avant pointu fend l'eau qui saute. Et puis le ciel et le lac reprennent leur place. C'est l'heure où des flammes brûlent le visage, car tout le ciel est dans le lac qui le renvoie et ils luttent ainsi. Et il n'y avait plus que les petits garçons qui pêchent la perchette avec des lignes à deux sous.

Nous sommes allés encore à l'embouchure de l'Hermance. C'est elle qui sert de frontière. Elle ne s'en doute pas et n'en est point troublée. A peine si l'été elle a un petit peu d'eau ; et ce petit peu d'eau se perd dans les galets ou bien s'étale en larges mares où viennent boire les couleuvres. Mais le lac reflue à l'embouchure. Il s'alanguit entre les touffes des roseaux, c'est un petit air qui le pousse, il ondule, et fait autour des herbes un ouvrage de broderie qu'il défait, et puis qu'il refait. Et nous restions là devant ce jeu, parce qu'aussi la bise chante dans les houppes naissantes, parce qu'elle fait tinter comme des sonnettes les tiges dures, parce qu'elle dérange un rien les cheveux.

Et, comme nous rentrions, voilà que le batelier a passé, vous savez, celui qui est maréchal, celui qui est soldat des forts de Saint-Maurice et qui a chez lui un schrapnel et qui est un peu socialiste et qui dit : « Moi, je suis antimilitariste, mais si les Prussiens venaient, on aurait tout de même du plaisir à leur f... une balle dans le ventre ».

Enfin nous sommes montés à la Tour, dans le vieux parc aux grands arbres, par le petit sentier qui grimpe raide. Nous nous sommes

couchés là dans l'herbe courte et rêche comme du poil de chien. Un gros buisson de rhododendrons nous cachait. Il faisait si rose au ciel que les arbres étaient tout noirs. Il y avait dans l'air les premières phalènes. On voyait la lampe allumée dans le salon de la pension. Le chanoine se promenait sur la terrasse. Il portait des pantoufles feutrées qui faisaient à peine craquer le gravier, ses mains grasses étaient jointes sur sa large ceinture et ses cheveux sortaient en boucles blanches de dessous son bonnet carré. La haute tour romaine se dressait sur nos têtes. A cause du crépuscule, elle était de la couleur du lierre qui grimpe le long de ses murs. Nous ne parlions pas. Et ce fut le second soir. Mais ce ne fut que plus tard que vous me conduisîtes aux ravins de l'Hermance.

*

* *

Quels beaux géraniums, ce matin-là, aux fenêtres de la douane ! Les beaux lauriers-roses dans leurs petits tonneaux ! Et voici déjà les pentes pelées. Terre nerveuse, près du rocher, elles portaient sur le ciel blanc un petit arbre. Je me souviens du petit arbre. Il était nu et fait de peu, comme un balai et tordu là par les grands souffles ; mais, je ne sais pourquoi, j'ai pensé aux oliviers.

Puis nous avons longé le ruisseau, sautant parfois, dans le lit même, de pierre en pierre, entre les aunes aux feuillages bleus tressés. Cette petite Hermance est sournoise. Elle guette la moindre pluie. Il suffit d'un nuage qui crève pour qu'elle s'enfle avec un grand bruit. Elle a creusé dans les collines. Et nous arrivions aux ravins.

Là, le sol n'a plus d'ornements. Il est tout à fait lui-même, n'accueillant guère que les ronces et un peu d'herbe et quelques fleurs. Il est bien déterminé par des lignes simples. Du creux où nous sommes, on voit la coupe renversée du ciel s'ajuster sur ses bords circulaires. Ce qui charme, c'est la couleur. Il y a la couleur jaune doux du gazon, car c'est le gazon des sables secs où donne le grand soleil ; il y a la couleur ocreuse de l'argile ; il y a la falaise qui est un bleu pâle, fait de blanc, de noir et de gris ; il y a surtout toute espèce d'ombres, dans les replis, les unes vertes, les autres jaunes ; et une espèce de teinte violette sur les pentes, vers quatre heures, comme si, tout à coup, les thyms s'étaient mis à fleurir ; et en haut par endroit aussi les vignes comme du miel. Et même en s'élevant jusqu'à la crête, quand on découvre le lac, mais c'est déjà la mer, un tout petit bras de mer, un peu de Méditerranée, tant il est bleu et mollement renflé avec son rivage lointain

engrisaillé par midi, de telle sorte que les eaux sont plus bleues encore; et parce que le ciel aussi est terne dans l'éclaboussement du jour.

C'est au pied de la falaise que nous avons planté la tente. Elle venait du Maroc. Des femmes nègres l'avaient cousue. Nous l'avons assujettie dans le gravier au moyen de pierres rondes, puis nous l'avons tendue. Après, fixant les pans qui ferment l'entrée à deux gaules flexibles, couronnées d'un petit feuillage, nous avons déroulé le tapis maure à fond blanc et à rayures éclatantes. Une source suintait au bas de la paroi. Nous suspendîmes au-dessus une image sainte. Comme la nuit tombait, nous allumâmes un feu. Nous avons devant nous la grève caillouteuse, le ruisseau endormi et la falaise abrupte. L'ombre écartée par la flamme retombait de moment en moment. Ensuite le feu s'éteignit. Le silence s'était répandu sur la terre. On n'entendait plus rien. Mais parfois une grenouille, sautant dans l'eau, faisait: clouc.

Alors j'ai imaginé que nous étions des voyageurs perdus dans le désert. Nos chameaux, étant venus boire à la source, s'étaient allongés sur le sable. Quand les buissons bougeaient, j'avais peur des brigands. Je me disais aussi: « Les nuits sont fraîches au Maroc ». Cependant, sur la toile tendue, tombaient les premières gouttes de l'averse.

*
* *

Et maintenant, mon ami, je retrouve, dans ma cour un peu sale, l'atelier du serrurier et le vieil arbre qui s'ennuie. Je me suis oublié de nouveau. Passerons-nous notre vie à rêver ?

(*La Voile latine*, avril 1905)



Hermance — Lac Léman

5361 — CHARNAUX FRÈRES & C^o, GENÈVE

« Nous sommes allés d'abord sur la rive. Nous nous sommes assis sur une barque tirée là. On entendait chanter dans une maison voisine. Il faisait peu de vent. Le lac à peine hérissé remuait sur les pierres. Et son clapotis était doux comme un baiser toujours repris. »

